

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

(suite)

IV

Les anglais, sous la conduite d'Abercrombie, venaient d'enlever Trinidad aux espagnols, (en 1801) et le traité conclu entre les puissances leur laissait leur nouvelle proie. Cette île, si bien située, et si fertile, était alors discréditée parcequ'on lui attribuait un climat malsain, causé par la fraîcheur des nuits et par les vents humides. Les européens, disait-on à cette époque, ne pouvaient pas résister à l'air insalubre qu'on y respirait. Les fièvres et les dysenteries en enlevaient un grand nombre chaque année (1).

Quoiqu'il en soit, pour s'assurer davantage la possession de cette conquête, le gouvernement anglais offrit à Monsieur Macdonell d'aller s'y établir avec ses volontaires de Glengary et leurs familles. On leur promettait des terres et des secours avantageux pour les décider à seconder les desseins de la politique du Cabinet Saint-James qui voulait ajouter le plus possible au chiffre des colons anglais dans ses nouveaux domaines, afin de s'en assurer la possession définitive.

Cette protection tardive et intéressée qu'on offrait maintenant aux compatriotes de M. l'abbé Macdonell était plutôt, pour le cœur de ce digne prêtre, une nouvelle blessure qu'un témoignage de reconnaissance. Pour l'engager à adopter les vues du gouvernement, on lui offrit des distinctions, on lui fit espérer de grosses rémunérations, on lui laissa entrevoir les espérances les plus

(1) Raynal, Malte-Brun et autres ont depuis refuté ces erreurs.